

Flore et végétation des Alpes *

par Claude Favarger

Parmi les causes du singulier attrait que la montagne exerce sur l'homme de la plaine et plus particulièrement sur l'habitant des villes, on a coutume de citer la grâce et la beauté de la flore alpine. Cela doit être vrai puisque la propagande touristique elle-même s'en est emparée, et que, sur les quais de nos gares, de grandes affiches colorées symbolisent l'Engadine par un chardon bleu ou un lis flamboyant, ou l'Oberland bernois par une gentiane acaule. Aux yeux des étrangers, enfin, la Suisse est aussi bien représentée par un bouquet d'edelweiss et de rhododendrons que par le drapeau à croix blanche. Il est toujours difficile d'analyser une passion et par exemple, je serais bien embarrassé de dire si j'aime la montagne à cause de ses fleurs ou bien si les fleurs des Alpes m'attirent parce qu'elles croissent dans la montagne, et font partie de l'ambiance des sommets. On peut se demander si les fleurs des hautes altitudes, détachées de leur cadre, éveilleraient en nous la même jouissance esthétique. Cela est peut-être vrai pour certaines d'entre elles qui sont parmi les plus gracieuses créations du règne végétal. D'autres, probablement, n'attireraient pas un regard si elles croissaient le long des sentiers de la plaine.

Nous les aimons parce qu'elles évoquent immédiatement à notre mémoire les conditions émouvantes de notre première rencontre avec elles : l'effort salutaire d'une ascension, l'incomparable transparence

* Nous reproduisons ici l'introduction du livre : Claude Favarger : Flore et végétation des Alpes. I Etage alpin, illustré de 32 planches en couleurs et 35 dessins de Paul-A. Robert, 1956, 271 p.

de l'air des hauteurs, les premières touches du printemps au bord des névés qui rappellent l'éveil de l'amour :

Le meilleur moment des amours
N'est pas quand on a dit : Je t'aime.
Il est dans le silence même
A demi rompu tous les jours ¹.

Cette sorte de sublimation de notre être que nous éprouvons à la montagne paraît s'exercer sur le monde végétal lui aussi. Il est d'ailleurs bien vain d'imaginer les plantes alpines en dehors de leur milieu naturel. Quoi de plus froid que les plates-bandes des jardins botaniques ? Parmi ces derniers, les seuls qui réussissent à nous charmer sont ceux où les plantes sont cultivées dans un cadre rappelant leur milieu natal. Et encore, de telles reconstitutions, si habiles qu'elles soient, sont bien éloignées de la réalité.

Ce sont donc les plantes alpines dans leur milieu, dans leur « biotope » (pour employer une expression scientifique moderne), que nous admirons : la saxifrage sur son rocher, la grassette au bord du torrent, la gentiane ponctuée sur l'arête battue des vents. L'esthétique de ces fleurs est faite en partie de contrastes. Contrastes entre la puissance d'un monde minéral impitoyable et la fragilité des corolles aux tons de pastel, entre le fracas des chutes de pierres et des avalanches et le bourdonnement léger des insectes butineurs, entre les forces de destruction : vent, gel, orage, et le patient effort constructeur de la végétation qui tresse ses guirlandes autour des rocs et recouvre lentement les éboulis d'un tapis moelleux.

Qu'elles atteignent à la beauté par elles-mêmes ou par le jeu des contrastes, ou encore par leur résonance avec l'âme de ceux qui aiment à gravir les sommets, les plantes de montagnes nous enchantent. Mais, diront certains amis du beau, point n'est besoin d'en savoir davantage. Laissez-nous admirer les fleurs sans nous assommer avec de la botanique ! « La botanique, a déclaré je ne sais plus quel homme d'esprit, est l'art d'insulter les plantes en latin. » Ce n'est pas quand nous connaîtrions le nom de toutes les merveilles de l'Alpe que nous les trouverions plus élégantes.

Je ne suis pas de cet avis. L'art et la science ne sont pas aux antipodes de l'âme humaine. S'il est vrai que les grandes découvertes scien-

¹) Sully Prud'homme.

tifiques furent le fruit de l'imagination créatrice, et que le plaisir de la découverte s'apparente à l'émotion artistique, on aurait tort de méconnaître la part des connaissances intellectuelles dans la jouissance du beau.

Connaître les plantes, c'est d'abord les appeler par leur nom. Est-il possible d'aimer un être sans l'identifier et sans chercher à le distinguer de tous ceux qui lui ressemblent ? La joie du savant qui, pour la première fois, décrit une espèce nouvelle et lui donne un nom, est plus profonde sans doute qu'une satisfaction d'orgueil. Elle se rapproche de celle du voyageur qui découvre une terre inconnue, mais elle la surpasse dans toute la mesure où un être vivant, par son autonomie et son plus haut degré de perfection, s'élève au-dessus de la création inanimée. Si de telles jouissances, de nos jours, sont très rarement réservées au botaniste qui étudie la flore de nos Alpes, il lui reste le plaisir de reconnaître parmi tant de formes végétales que le profane confond, les espèces qui ont été décrites et baptisées. J'ai toujours éprouvé une joie profonde à rencontrer pour la première fois, au hasard de mes excursions botaniques, une plante dont je connaissais bien le nom et l'histoire mais que je n'avais jamais vue dans son milieu. Joie de rattacher une connaissance abstraite à une image visuelle que l'on n'oubliera plus. Joie de tisser entre les choses et nous un de ces liens qui nous rendent plus chère la création. Mais cette joie de connaître, que le grand géologue Pierre Termier a chantée avec tant d'éloquence, ne se borne pas à une identification d'espèces. Une fois allumée en nous, la curiosité scientifique, infinie comme son objet, cherchera sans cesse de nouveaux aliments. Les fleurs des Alpes qui nous ont attiré d'abord par leur grâce, nous retiennent alors par l'intérêt et la grandeur des problèmes qu'elles nous posent. Il y a tout d'abord les captivantes énigmes de la distribution géographique des végétaux de nos montagnes, celles de leur histoire et de leurs migrations pendant et après les glaciations. Les rapports que les plantes alpines ont avec la flore d'autres chaînes de montagne, ou avec celle du Haut-Nord méritent aussi un sérieux examen.

De ces études se dégageront quelques conclusions sur l'origine lointaine ou rapprochée de certaines espèces, sur leur ancienneté relative. La flore des Alpes qui, au premier coup d'œil, nous semble homogène, nous apparaîtra dès lors comme formée d'*éléments* très divers que les vicissitudes géologiques et géographiques ont rapprochés sur nos sommets, grâce à une similitude de constitution et d'adaptations. Certaines espèces appartiennent à de très anciens types ter-

tiaires d'affinité méditerranéenne. D'autres nous sont venues des lointaines montagnes du centre de l'Asie. D'autres encore sont d'origine arctique et ont atteint les Alpes au cours des grandes glaciations. Enfin, il en est qui, vraisemblablement, ont pris naissance dans nos montagnes et ne se rencontrent nulle part ailleurs. Ce sont des « endémiques », et sans doute les plus purs produits de la terre helvétique qu'il nous soit donné de contempler.

Les relations des plantes alpines avec le milieu très particulier où elles croissent constituent un second et vaste chapitre, dont l'intérêt n'a guère besoin d'être souligné.

Le climat de haute montagne nous paraît de prime abord très hostile à la vie végétale. Et pourtant, nous assistons chaque été à la floraison presque explosive de quelques centaines d'espèces dont la profusion transforme les lieux les plus arides et les plus austères en de véritables jardins. Quel secret possèdent donc les plantes de ces régions pour profiter du moindre rayon de soleil faisant une brèche dans le linceul blanc d'un hiver quasi perpétuel ? Comment s'accomplissent dans ces espaces presque dépourvus d'insectes les noces de tant de fleurs ? Comment les plantes des combes à neige parviennent-elles en l'espace de quelques semaines à se multiplier au point de recouvrir le sol d'un lacis presque continu ? Comment en un laps de temps aussi court arrivent-elles à mûrir leurs graines et à boucler le cycle compliqué de leur végétation ? Comment germent les graines soumises durant des mois à un froid rigoureux ? Autant de problèmes que la physiologie — ou étude des fonctions — et l'écologie — science des rapports entre les êtres vivants et leur milieu — se sont attachées à résoudre mais ne sont point parvenues encore à éclaircir complètement.

Ceux de nos lecteurs qui, dans leurs courses de montagne, s'intéressent un tant soit peu aux végétaux, n'ont pas manqué d'observer que beaucoup d'espèces croissent toujours dans des milieux analogues ou en compagnie de telle ou telle autre espèce, comme si les « affinités électives » jouaient pour les plantes au même titre que dans la société humaine. C'est ainsi que l'edelweiss se rencontre presque toujours avec l'aster des Alpes, le sainfoin à fleurs sombres ou la pédiculaire ascendante. La campanule barbue et la gentiane pourpre sont des compagnes fidèles du rhododendron ferrugineux. Ils savent aussi qu'il est vain de rechercher la gentiane de Bavière en dehors des lieux humides où serpentent les ruisselets, ou la saxifrage pyramidale sur une paroi calcaire.

Le choix des milieux, la composition des groupements qui s'y installent, obéissent à des lois que la géographie botanique s'est appliquée à débrouiller depuis une quarantaine d'années. Si on connaissait parfaitement ces lois, si la complexité et la variété des milieux alpins ne laissaient place à une certaine part de hasard, il serait possible, dans une large mesure, de prévoir — en connaissant un milieu — quelle est la végétation qui en prendrait possession. Que l'esthète, ami de l'imprévu, se rassure. Les lois de la phytosociologie¹ sont assez élastiques pour qu'il soit difficile parfois à un botaniste exercé de repérer dans telle région des Alpes une association pourtant classique. Les associations végétales n'en constituent pas moins une réalité tangible. Elles joueront dans cet ouvrage un rôle de premier plan. Grâce à elles, nous pensons que le jeune naturaliste, ou le simple amateur, saura plus facilement découvrir dans la nature les plantes représentées et décrites ici.

Et voilà de nouveaux problèmes qui ne sont plus à l'échelle de l'espèce cette fois, mais à celle du groupement, et ces questions nous plongent en pleine actualité scientifique.

Nous croyons en avoir dit assez pour persuader nos lecteurs que l'étude des végétaux de montagne n'est pas une sèche énumération de noms latins, mais une science captivante, comme toutes celles de la vie. Que ceux qui n'éprouvent pas le besoin de connaître pour admirer ne soient pas vexés. Je respecte leur opinion, sans la partager. Mais on ne m'empêchera pas d'aimer davantage une gentiane, une androsace quand je me serai penché sur les secrets de leur vie, quand j'aurai gravi les montagnes au premier printemps ou à l'arrière automne pour les surprendre et les étudier dans le calme infini de la nature au bord du sommeil. Et l'hiver encore, courbé sur mon microscope, c'est à ces beautés de l'Alpe que je pense. C'est par elles que j'essaie modestement de comprendre quelques-unes des énigmes du monde vivant.

« Quel prix, dit encore Pierre Termier, peut se comparer à la joie de la découverte, et quelle récompense ne paraît misérable à côté de celle que la vérité elle-même décerne au chercheur qui l'a dévoilée. » Lorsqu'une parcelle de cette vérité est cachée dans le calice fermé d'une gentiane ou d'un céraiste des glaciers, n'est-elle pas plus attirante encore ? Et ainsi les plantes des Alpes remplissent double-

¹) C'est l'étude raisonnée des associations végétales, de leur répartition et de leur évolution.

ment leur mission, qui est de nous élever au-dessus de nous-mêmes, vers les sommets : ceux que foulent nos pieds et ceux de la réflexion et de la recherche.

(I. Mariétan). Est-il nécessaire d'ajouter quelque chose à cette introduction ? Je ne le crois pas. Ceux qui la liront attentivement auront le désir de posséder ce livre, de l'emporter dans leurs excursions alpines, afin de mieux connaître les merveilles des fleurs de là-haut. Je puis les assurer qu'ils ne seront pas déçus.

Les planches en couleur de P.-A. Robert sont remarquables. L'auteur ne s'est pas contenté de choisir dans la flore alpine les espèces les plus belles, il les a peintes sur place, dans leur milieu, avec une grande exactitude, car c'est là qu'elles présentent leur plus grande beauté. Quelle utile leçon pour les personnes qui cueillent les fleurs sans mesure !

« Ce sont des bijoux dans un écrin, dit G. Mangenot dans la préface en parlant des images ; l'écrin c'est le texte de l'auteur, écrit dans une langue alerte et concrète... saisissant par l'esprit et par le cœur, en savant et en artiste, ce monde végétal qu'il réussit dès lors à présenter avec un tel talent, une telle puissance d'évocation... L'écrin est digne des bijoux qu'il encadre et présente. L'art du peintre et le talent du savant sont à la mesure de la magnificence des fleurs. L'ensemble est infiniment séduisant : il fera la joie de ceux qui aiment la nature et la beauté et désirent comprendre ce qu'ils aiment. »
